

Le fantasme du champ littéraire dans la *Gazette de Montréal* (1778-1779)

Bernard Andrès

Presse et littérature : la circulation des discours dans l'espace public
Volume 36, numéro 3, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009720ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009720ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andrès, B. (2000). Le fantasme du champ littéraire dans la *Gazette de Montréal* (1778-1779). *Études françaises*, 36 (3), 9–26. <https://doi.org/10.7202/009720ar>

Résumé de l'article

Résumé

Réflexion archéologique sur le premier journal littéraire québécois : la *Gazette littéraire de Montréal* (1778-1779). Que révèle ce court épisode de la vie culturelle québécoise sur l'institution littéraire en formation ? Alors que la province ne dispose que depuis peu de presses, que l'enseignement est déficient et que l'espace public se met seulement en place, les animateurs de cette gazette ne fantasment-ils pas ici une République des lettres sur le modèle européen.

Le fantasme du champ littéraire dans *La Gazette de Montréal* (1778-1779)

BERNARD ANDRÈS

Et si le littéraire se vivait aussi sur le mode du désir, s'il tenait d'une sorte de fantasme partagé par un certain nombre d'écrivains en herbe, dans un presque-pays nord-américain? Et si, au terme du XVIII^e siècle, le Québec avait accédé sur ce mode à la chose littéraire, ne disposant alors que de la presse pour affûter sa plume? C'est l'hypothèse que je me propose d'examiner ici en abordant plus particulièrement l'histoire du premier journal littéraire québécois, la *Gazette de Montréal*.

Dans les années 1760-1770, la colonie nommée par les Anglais *Province of Quebec* vient tout juste de découvrir l'imprimerie et les gazettes. J'ai montré ailleurs comment la littérature encore embryonnaire ne pouvait en aucun cas y être appréhendée comme une pratique dûment instituée, bien ordonnancée, où auteurs, critiques et appareils interagiraient selon les lois du « champ » bourdieusien¹. S'en tenir à cette vision du littéraire revient, pour les littératures du Nouveau Monde, à scotomiser leur phase d'émergence. En effet, pour une théorie bien tempérée du littéraire, l'espace anomique des premiers écrits ne présente guère d'intérêt. Rares sont alors les écrivains dotés d'un « habitus » ou pénétrés d'un sens aigu de l'œuvre, du parcours à accomplir et de la tactique idoine. Toutefois, dans cette province qui deviendra bientôt le Bas-Canada, une poignée de « nouveaux sujets » britanniques découvre un espace public dont la France, auparavant, s'était gardée de doter sa colonie. Ces bourgeois canadiens engagés dans le négoce, le droit ou le

1. Bernard Andrès, « Les Lettres d'avant la Lettre. Double naissance et fondation », *Littérature*, n° 113, mars 1999, p. 22-35.

journalisme découvrent aussi à travers la presse naissante la *modernité* du temps: les Lumières. Ils en font un usage si systématique qu'au bout de quelques années, alors que les colonies américaines acquièrent leur indépendance, ils obtiennent en 1791 leur première constitution et leur premier parlement. Mais la première étape de cette émancipation politique se sera faite sur le plan littéraire, puisque la « Génération de la Conquête² » aura d'abord et avant tout rêvé de fonder ici une République des lettres. Empruntant alors un certain nombre de postures discursives, cette nouvelle génération de Canadiens instruits et politisés adopte et adapte les manières de dire et de faire héritées des deux métropoles, l'ancienne et la nouvelle. Celle-ci fournit, comme on l'a vu, l'appareil éditorial, mais aussi la vie associative, les réseaux maçonniques et les clubs de discussion; celle-là imprime une conception plus littéraire du journalisme et du débat public, avec l'idée qu'une « Académie » pourrait aussi bien voir le jour sur les rives du Saint-Laurent, avant même la fondation d'une université. Dans leur désir effréné de *jouer la littérature*, les plus audacieux iront même jusqu'à l'épreuve qualifiante de l'emprisonnement politique et brandiront l'image d'une *Bastille septentrionale* (1791). C'est là le titre d'un pamphlet rédigé par Henry Mézière, jeune Canadien formé à l'école du journalisme, chez l'imprimeur Fleury Mesplet. Autant de manifestations d'un fantasme du littéraire dont il convient de retracer le scénario via ce nouveau vecteur qu'est alors la presse périodique au Québec.

Comme le note Jean-Paul de Lagrave dans sa biographie de Fleury Mesplet, « il aura fallu cent trente-six ans à Montréal, depuis sa fondation, pour posséder un périodique³ ». Qui sont les promoteurs et les artisans de ce nouveau médium au Québec? Les premiers imprimeurs de Québec sont des Anglais. La *Gazette de Québec* date des lendemains de la Conquête anglaise. En 1764, avec la première imprimerie, William Brown et Thomas Gilmore fondent le premier journal de la colonie. C'est un hebdomadaire bilingue et non littéraire. Son prospectus témoigne déjà des ravages du bilinguisme (art de parler mal dans les deux langues). Pour les éditeurs, la *Gazette de Québec* est

[...] le Moyen le plus efficace a faire réussir une entière Connaissance de la Langue Angloise et Française parmi ces deux Nations, qui à présent se

2. Sur cette génération d'écriture, voir mon article « La génération de la Conquête: un questionnement de l'archive », *Voix & images*, n° 59, hiver 1995, p. 274-293.

3. Jean-Paul de Lagrave, *Fleury Mesplet (1734-1794): Imprimeur, éditeur, libraire, journaliste*, Montréal, Patenaude éditeur, 1985, p. 91 (les données sur la *Gazette* seront principalement tirées de cet ouvrage, ch. 6, p. 91-125).

sont jointes heureusement dans cette Partie du Monde, ils seront rendus capables de converser ensemble, de se communiquer leurs Sentiments comme des Frères, et de conduire leurs différents Négoces avec Aise et Satisfaction⁴.

L'entreprise de Brown et Gilmore est avant tout commerciale, dans l'esprit des gazettes américaines du sud. C'est précisément de cette région que viennent les imprimeurs. Brown a appris son métier à Philadelphie. Il est le neveu de William Dunlop, lui-même parent de Benjamin Franklin. Dunlop a confié à Brown le soin de lancer ici les premières presses avec Thomas Gilmore, lui aussi de Philadelphie où il a signé en 1763 son contrat d'association avec Brown. Comme l'explique Jean-François Gervais,

le premier périodique de la province de Québec est édité selon le modèle américain, c'est-à-dire que l'atelier typographique fonde son revenu de base sur la publication d'un journal dont les annonces publicitaires [...], et les communiqués nombreux du gouvernement constituent l'essentiel⁵.

C'est dire que ce premier papier ne consacre qu'une portion congrue de ses colonnes à la littérature : les rares piécettes du genre ont une fonction de bouche-trou. Elles se retrouvent symptomatiquement dans la section « *Poet Corner* ».

Il en ira tout autrement, 14 ans plus tard, de la *Gazette de Montréal*. Son principal animateur est Valentin Jautard (1736-1787), premier journaliste d'expression française au Canada. C'est lui qui, avec la complicité de l'imprimeur Fleury Mesplet, diffuse au Canada les Lumières entre juin 1778 et juin 1779. Natif de Bordeaux, Jautard arrive en 1768 à Québec, après un séjour aux Illinois. Il est alors dans la trentaine. D'abord avocat, puis notaire des Fils de la Liberté, il sympathise avec les Bostonnais en 1775-1776. Voilà dans quels termes il accueille à Montréal les envahisseurs américains (ou plutôt les « libérateurs », puisque ceux-ci, sous la gouverne du brigadier général Richard Montgomery, sont venus « libérer leurs frères Canadiens » du joug britannique). L'adresse est datée du 17 novembre 1775 :

Les ténèbres dans lesquelles nous étions ensevelis sont enfin dissipées. Le jour luit, nos chaînes sont brisées ! Une heureuse liberté nous rend à nous-

4. Cité dans Maurice Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec. t. I. La voix française des nouveaux sujets britanniques (1764-1805)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 228 (ici comme dans les autres citations, je respecte l'orthographe originale).

5. Jean-François Gervais, « William Brown », dans *Dictionnaire biographique du Canada : volume IV (1771-1800)*, Québec/Toronto, Presses de l'Université Laval/University of Toronto Press, 1980, p. 114-115.

mêmes, liberté depuis longtemps désirée. Les discours, dont nous usons aujourd'hui, témoignent à nos frères des colonies représentés par vous, Monsieur, la satisfaction que nous ressentons de notre union⁶.

Avec les troupes américaines, arrive aussi Fleury Mesplet, muni de ses presses. Ce Marseillais d'origine a été formé à Lyon. Il a transité par Londres et par Philadelphie avant de gagner le Québec. Il est l'imprimeur du Congrès. Il a déjà produit en français la première *Lettre du Congrès aux habitants du Québec* (26 octobre 1774). Il en imprimera deux autres (les 29 mai 1775 et 24 janvier 1776). Quand les Bostonnais se replient, en 1776, Mesplet reste sur place. Moyennant un court emprisonnement, on lui permet de s'établir à Montréal, car le besoin d'une imprimerie y est flagrant. Et, de livres religieux en almanachs, Mesplet en vient à fonder sa gazette, deux ans plus tard⁷. Jautard sera le principal rédacteur de ce premier journal francophone au Canada. Ensemble, ils fonderont aussi l'Académie voltairienne de Montréal. Tout en discutant de science, d'éducation, de philosophie et de littérature, Jautard invite les lecteurs à lui envoyer des poèmes qu'il publie, commente et corrige, donnant lui-même l'exemple (sous le pseudonyme de « Le Spectateur tranquille »).

Qu'en est-il de cet épisode littéraire de l'histoire canadienne, époque assez sombre où, la défaite passée, les Canadiens doivent maintenant se définir par rapport à l'Autre (« Canadiens » désigne alors les francophones — les « Québécois » viendront plus tard)? On sait que la Conquête a imposé non pas tant un système de contraintes militaires et administratives, mais bien un nouveau principe d'échanges symboliques avec l'occupant, échanges marqués par l'émergence d'une « sphère publique » : journaux, académies, clubs de discussions, loges maçonniques, etc. : c'est là que se débattront dorénavant les affaires d'État... et les choses littéraires⁸. Alors que la France n'avait pas toléré la mise en place d'imprimeries ni de « gazettes », l'Angleterre promeut

6. Cité par Jean-Paul de Lagrave et Jacques G. Ruelland, *Valentin Jautard, premier journaliste de langue française au Canada*, Sainte-Foy, Le Griffon d'argile, 1989, p. 11.

7. Ce journal a deux titres successifs : *Gazette du commerce et littéraire pour la ville et districts de Montréal*, 3 juin 1778 au 19 août 1778, imprimé à Montréal chez F. Mesplet et C. Berger imprimeurs et libraires, tome 1, n° 1 à 12, pages 1 à 45 suivi de *Gazette littéraire pour la ville et district de Montréal*, 2 septembre 1778 au 30 décembre 1778, n° 13 et 14, pages 47 à 118, imprimé à Montréal chez F. Mesplet imprimeur et libraire suivi de *Gazette littéraire pour la ville et district de Montréal*, 6 janvier 1779, tome 2, n° 1 à 22, pages 1 à 92, 26 centimètres. Les références à cette *Gazette* se feront dans le texte.

8. Bernard Andrès, « La génération de la Conquête : un questionnement de l'archive », *loc. cit.*, p. 274-293.

dans ce domaine une politique d'ouverture (ou d'assimilation, diront certains, via le bilinguisme)⁹.

Marqués par une culture essentiellement orale et accoutumés sous le Régime français à plus d'homogénéité linguistique, ethnique et idéologique, les Québécois, désormais « nouveaux sujets » britanniques, font ainsi l'apprentissage du discours argumentatif, de la polémique et du discours littéraire. Pour ce qui est de la *Gazette de Montréal*, l'accent mis sur le littéraire apparaît dans le titre même du périodique. Il n'est pas indifférent que la *Gazette du commerce et littéraire de Montréal* (2 juin 1778) devienne bien vite la *Gazette littéraire de Montréal* (à partir du 2 septembre 1778). D'après le décompte effectué par de Lagrave, les cinquante-deux numéros totalisant 207 pages consacreront 55 % de l'espace rédactionnel à la littérature dont 30 % pour la critique et 25 % aux textes littéraires. Le reste va aux questions judiciaires, éducatives, à la mode, à l'Académie de Montréal et aux informations gouvernementales et locales¹⁰. De juin 1778 à juin 1779 (date à laquelle ses animateurs sont emprisonnés), ce qui caractérise l'énonciation du journal, c'est un rapport nouveau au lectorat. Dès le Prospectus, le lecteur y est interpellé comme « citoyen » (et non comme « sujet »), autour de notions familières à la philosophie du temps :

Le citoyen communiquera plus promptement et plus clairement ses idées ; de là le progrès des arts en général, et un acheminement à l'union entre les individus. (Prospectus)

Même type d'interpellation dans la première livraison de la *Gazette* : « L'Imprimeur aux citoyens » (3 juin 1778, p. 1) : il y est aussi question des « bons citoyens », des « compatriotes », et de leurs « réflexions ». Le discours y épuise le paradigme de la « connaissance » : « instruction », « instruire », « éducation », « encouragement », « bibliothèque », « Littérature », « Science », « avancement dans la carrière du Sçavoir », etc. C'est Valentin Jautard qui anima cet espace littéraire en invitant les lecteurs à lui soumettre des textes, les commentant au besoin, prodiguant ses conseils et publiant lui-même des poèmes sous divers pseudonymes. Jautard signe principalement du pseudonyme « Le Spectateur tranquille¹¹ ». Selon de Lagrave, ce pseudonyme pourrait s'inspirer du *Spectator* de Richard Steele et Joseph Addison, journal qui fut traduit en

9. Sur l'implantation de la presse à Québec, voir Maurice Lemire (dir.), *op. cit.*, p. 227 et suivantes.

10. Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.*, p. 99.

11. Je renvoie ici à l'étude de Pierre Hébert et Jacques Cotnam, « *La Gazette littéraire (1778-1779) : notre première œuvre de fiction ?* », *Voix & images*, n° 59, hiver 1995, p. 294-312.

français à Amsterdam en 1714, sous le titre *Le Spectateur français ou le Socrate moderne*¹². On sait que Marivaux s'inspira de ce *Spectator* pour son *Spectateur français* de 1722. Chez les devanciers irlandais et français, ce type de journalisme « culturel » visait, comme on disait alors, à « faire sortir la philosophie des cabinets d'étude et des bibliothèques ». Nos Québécois d'adoption ne font pas autrement à la fin des années 1770. Les sujets les plus divers y sont traités familièrement, dans le but d'intéresser aussi bien le « commerçant » que le « Physicien », le « Laboureur et l'Artisan », mais aussi le « Beau sexe ». Il s'agit d'intéresser en amusant, de plaire en « encourageant » le « Sçavoir » et en essayant son « génie », pour reprendre le vocabulaire de la *Gazette de Montréal*. La jeunesse canadienne s'y trouve particulièrement visée. C'est qu'à Montréal, l'enseignement est assuré par les sulpiciens, dont un de leurs élèves, Henry Mézière, dira plus tard de leur maison : « [un] collège confié à d'ignares ecclésiastiques fut le tombeau de mes jeunes ans, j'y puisai quelques mots latins et un parfait mépris pour mes professeurs¹³. »

Le problème, pour Jautard et Mesplet, c'est que leurs lecteurs (et principaux clients) sont aussi bien ces collégiens que leurs maîtres sulpiciens. À la fois lecteurs et censeurs, ces derniers conduiront à la fermeture du journal. Pour les gazetiers de Montréal, il faut donc ménager la chèvre et le chou. Cela se fera notamment par un habile jeu de références littéraires, alliant aussi bien le classicisme le mieux tempéré à des incursions plus sulfureuses vers Voltaire. La Providence voulut en effet qu'il mourût cette année-là (30 mai 1778), juste à point pour que notre gazette pût à loisir en faire ses choux gras. Le temps d'une traversée océanique (trois mois plus tard), et Jautard mentionne l'enchantement que lui procure Voltaire. S'adressant le 12 août 1778 aux « Jeunes Émules des Sciences », il formule ainsi sa profession de foi poétique : « *L'Énéide* de Virgile me flatte, mais la *Henriade* de Voltaire m'enchantante, j'admire les *Satires* de Boileau, et son *Art poétique* fait en moi une impression bien plus forte et plus agréable. »

Quoi de plus classique que ces références, peut-être destinées à rassurer son public pour (et sur) la forme, sinon sur le fond, public principalement constitué de jésuites, de récollets et de sulpiciens, comme le rappelle de Lagrave : il fallait, résume ce dernier, « diffuser les Lumières

12. Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.*, p. 102-103.

13. Henry Mézière, « Mémoire sur la situation du Canada et des Etats-Unis, Nivose, An 2 de la République française [...], au citoyen Dalbarde, ministre de la Marine [1795] », *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. XXXVII, n° 4, avril 1931, p. 195.

sans inquiéter¹⁴ ». C'est ainsi qu'entre un article pour Voltaire et un autre contre Voltaire, Jautard explicite son credo d'écrivain :

Loin de faire un travail d'écrire
 Je m'en fais une volupté
 Moins délicatement flatté
 De l'honneur de me faire lire
 Que de l'agrément de m'instruire
 Dans une oisive liberté (2 septembre 1778).

Dès les premières livraisons de la gazette, l'impulsion est donnée. On trouve ainsi le 10 juin 1778 un avis de *L'Ami des Sciences* qui se réjouit de « voir enfin l'ignorance anéantie et la grossièreté disparaître » (p. 1). Et le *Jeune Canadien patriote* de renchérir la semaine suivante : « Une si louable entreprise prouve combien vous vous intéressez à mettre les Canadiens dans le goût d'écrire, qu'ils n'ont pu posséder qu'imparfaitement jusqu'à cette heure. » Il poursuit en dressant un sévère bilan de la situation culturelle à l'issue du Régime français :

On sait dans quel engourdissement les sciences ont toujours été et sont encore dans cette province ; à l'exception de quelques individus venus d'Europe et d'un petit nombre de gens que l'on a poussé aux études, le reste des Canadiens vit dans l'ignorance des belles-lettres (17 juin 1778, p. 1).

C'est pour remédier à la situation que Jautard lance et relance les débats scientifiques et littéraires, sollicite sans répit textes et commentaires, conseille et corrige ses lecteurs. Mais « Le Spectateur tranquille » a parfois du mal à conserver son calme. Il s'emporte, à l'occasion, contre les maladresses de tel apprenti poète, de tel prétendu *Ami des Sciences*, froissant alors nécessairement des susceptibilités. Ce qui l'enrage le plus, c'est le plagiat. Au *Canadien curieux* qui fait passer pour sien un conte intitulé *Zélim* (30 décembre 1778, p. 2-3), Jautard fulmine : « Avez-vous cru de bonne foi tromper le Spectateur tranquille ? non, le piège était trop grossier. Croyez-vous que je n'ai [sic] pas lu *l'Histoire orientale* ? » (6 janvier 1779, p. 4).

Ailleurs, il se lance avec une (prétendue ?) lectrice dans un échange poétique dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il frise la goujaterie. L'homme ne prise pas le mariage, ainsi qu'il l'affirme en vers (et contre tous) à M^{me} J.D.H.R. (30 septembre 1778) :

J'aime mieux, dussiez-vous me traiter de volage,
 Vivre sans vous que sans ma liberté.
 [...]

14. Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.*, p. 106.

Je n'ignore pas que... l'hymen est une cage
 Où trop souvent l'on gémit d'être pris ;
 Très content de mon sort, ami de mes amis,
 Libre de toute inquiétude,
 Trouvant mes plaisirs à l'étude,
 De la vraie béatitude
 Je sens et connais tout le prix.
 [...]

Et pourquoi cesser d'être sage !
 Je suis résous de préférer,
 Quand vous devriez ne plus m'aimer,
 Une libre infortune au plus riche esclavage.

À quoi l'infortunée lectrice répond la semaine suivante :

[...] Enfin je te connois perfide, ingrat volage,
 Contente-toi, garde ta liberté :
 Oui, ta réponse ne m'outrage
 Qu'autant qu'elle est le fruit de ta sincérité.

Apprens qu'au premier jour... dans cette aimable cage
 Tu désireras d'être pris

[...]

J.D.H.R.
 7 octobre 1778

Le fait est que cette M^{me} J.D.H.R. avait vu juste à propos du vieux garçon qui finira, de guerre lasse, par se marier.

Bien d'autres poésies, bien d'autres polémiques alimentèrent l'éphémère *Gazette de Montréal*. Sur la saine émulation qu'elles instaurent dans l'espace public du temps, je renvoie aux travaux de Jean-Paul de Lagrave et de Jacques G. Ruelland, ainsi qu'à l'article de Pierre Hébert et de Jacques Cotnam¹⁵. On trouvera également en annexe quelques retranscriptions d'articles et de poèmes de la *Gazette de Montréal*. Il est clair que les créations poétiques de Valentin Jautard ne brillent pas toujours par leur originalité, mais elles témoignent du moins d'une fraîcheur et d'un tour assez agréables pour l'époque (n'oublions pas que le XVIII^e siècle, dans l'ensemble, ne s'illustre guère par sa poésie). Ce qui nous intéresse ici, c'est moins la qualité de ces textes que ce qu'ils révèlent d'un « surmoi » littéraire, ou d'un « pré-construit » dont nos gazetiers font la norme. Cet « horizon d'attente », ils le fantasment quelque peu pour les lecteurs laurentiens.

15. Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.* ; voir aussi Jean-Paul de Lagrave et Jacques G. Ruelland, *op. cit.*, ainsi que Pierre Hébert et Jacques Cotnam, *loc. cit.*, p. 294-312.

C'est que Jautard et Mesplet vivent sur une autre planète littéraire. Ces « demi-lettrés [...], ces épaves de la morale que la France avait [...] jetés sur nos rives¹⁶ », ces deux provinciaux français mâtinés d'Américains projettent sur le lectorat québécois un *étrange* paradigme littéraire. Ils agissent ici comme si le « champ » était déjà constitué, les « sphères » de production existantes et « l'habitus » intégré par le lecteur. « Je vois que beaucoup d'entre vous, messieurs, m'encouragent par leurs Souscriptions [...] », écrit l'Imprimeur dans sa toute première livraison, souhaitant alors « [...] que le Commerçant se délasse [...] par la lecture de quelque pièce instructive, qu'il cherche le mot d'une Enigme [...] » (nous reviendrons sur cet article du 3 juin 1778). Et, tout en rêvant à cet *habitus* (dirions-nous aujourd'hui), tout en évoquant ce *champ* et les *dispositions* du lectorat, le gazetier déplore pourtant l'absence d'*appareils* : « Vit-on jamais, & existe-t-il encore une Bibliothèque ou même le débris d'une Bibliothèque qui puisse être regardé comme un monument, non d'une Science profonde, mais de l'envie et du désir de savoir » (*ibid.*).

Comment expliquer cette apparente contradiction ? La réponse est peut-être dans notre propre appréhension de ces notions que la sociologie de l'institution a contribué à survaloriser. Ne convient-il pas, dans le contexte nord-américain de sociétés en émergence d'interroger ces concepts par trop liés à des sociétés autrement constituées et stratifiées ? C'est ce que je tenterai de faire à présent en m'amusant un peu avec le lexique de notre gazette et la façon dont il est sémantisé par nos journalistes.

Quand les gazetiers de Montréal fondent une « Académie voltairienne », c'est en « amis des Sciences » et, affirment-ils, pour « contribuer autant qu'il sera en nos lumières, à exciter l'émulation des Jeunes Gens » (30 décembre 1778, p. 115). Car, d'observer l'Imprimeur, il est grand temps que les Canadiens « avancent dans la Carrière du Sçavoir » (3 juin 1778, p. 2). Le journaliste trouve des accents quasi bourdieusiens quand il déplore l'absence de bibliothèques et le champ restreint de l'activité intellectuelle : « Vous conviendrez, Messieurs, que jusqu'à présent, la plus grande partie se sont renfermés dans une *sphère bien étroite* ; ce n'est pas faute de *disposition* ou de bonne volonté, mais faute d'occasion » (*ibid.*, je souligne).

Jautard et Mesplet entendent donner l'occasion aux Canadiens « d'essayer leur génie », de « communiquer leurs Productions » et, ainsi,

16. Camille Roy, *Nos origines littéraires*, Québec, L'Action sociale, 1909, p. 68.

d'élargir la « sphère » du commerce littéraire. Mais qu'en est-il exactement des « dispositions » de ses lecteurs et de leur « habitus » en matière culturelle ? Tout est à faire en 1778. Une année durant, la *Gazette littéraire de Montréal* s'y emploie sans relâche. Dès la première livraison, on y trouve sous forme programmatique l'utopie d'une République des lettres où « Le pere de famille trouvera des ressources pour procurer de l'éducation à ses enfans » et où la société tout entière « s'accoutumera » au « Sçavoir ». Dans les termes et les formes de l'époque s'exprime alors le rêve d'un *habitus* :

[...] que le Commerçant se délasse quelquefois par la lecture de quelque Pièce instructive, qu'il cherche le mot d'une Enigme, qu'il soit un instant Physicien & toujours bon Citoyen, qu'il soit un moment Laboureur et Artisan, ce ne sera plus une occupation qui le distraira de ses travaux, mais un amusement satisfaisant pour lui & avantageux à ses Compatriotes par la part qu'il leur fera de ses réflexions : l'Artisan s'accoutumant à lire y prendra insensiblement goût, il s'efforcera de connaître, il en sentira l'utilité & même la nécessité, & si (ce qui n'arrive que trop dans ce pays) jusqu'à présent il a négligé de faire instruire ses enfans, il travaillera avec plus d'activité pour se procurer les moyens de les élever & de leur faire acquérir des connoissances. Le Laboureur rougira de son ignorance, & s'attachera à empêcher qu'elle ne soit héréditaire dans sa famille (3 juin 1778, p. 3).

Malheureusement, longtemps encore, cela ne restera qu'un rêve. L'illusion d'un public lecteur *et* producteur serait même la caractéristique de cette première gazette littéraire, si l'on en croit l'analyse de Pierre Hébert et de Jacques Cotnam¹⁷. Jautard et Mesplet n'ont-ils pas forgé de toutes pièces l'idée d'un commerce intellectuel avec leurs lecteurs ? En se répondant à eux-mêmes sous divers pseudonymes, ne mimaient-ils pas une vie intellectuelle et leur gazette n'est-elle pas « notre première fiction littéraire » ? Peu importe, après tout : le *Spectator* était aussi la créature d'un duo : Steele et Addison.

En permettant aux lecteurs de fantasmer le débat, le duo Mesplet-Jautard ouvrait ici la voie à l'échange et à l'opinion publique. Si les véritables lettres de lecteurs furent assez rares, du moins l'imprimeur provoqua-t-il une authentique pétition en sa faveur lorsqu'après deux mois de parution, il dut cesser de donner sa gazette. Apprenant l'ordre d'expulsion qui menaçait alors Mesplet, une vingtaine de notables « montréalistes » prennent la défense de celui qu'ils considèrent comme « un bon patriote¹⁸ ». En sollicitant et en obtenant sa grâce auprès du

17. Pierre Hébert et Jacques Cotnam, *loc. cit.*, p. 294-312.

18. Cité dans Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.*, p. 163-164.

gouverneur, ils prouvent que des Canadiens peuvent efficacement s'engager dans l'espace public. Ils l'ont déjà fait à quelques reprises depuis le début du régime anglais. Ils ne cesseront de s'y exercer et d'y exceller dans les décennies suivantes.

Mais, comme je l'ai montré ailleurs, cette naissance à l'écriture n'est pas une aux Lettres proprement dites. Les conditions ne sont pas encore réunies pour qu'émerge une classe d'individus suffisamment pénétrés du rôle de l'écrivain et, surtout, pour qu'un lectorat les confirme dans ce rôle¹⁹. Ne parlons pas d'une critique et d'un appareil scolaire qui légitimeraient ces productions sporadiques (encore qu'il faille signaler à propos de la gazette de Mesplet qu'un instituteur itinérant, Louis Labadie, utilisait ce journal comme outil pédagogique dans ses classes). Il reste que ces textes liminaires circulaient bel et bien et qu'une histoire du littéraire doit pouvoir en rendre compte. Pour ce faire, elle doit se munir de nouveaux outils. Décrire ces lettres d'avant la lettre et ces scripteurs en herbe, c'est trouver de nouvelles catégories qui désigneront le récit des premiers temps. Car tous ces gens racontent et se racontent (pour) la première fois. Si je les nomme *protoscripteurs* et non auteurs, c'est qu'ils n'ont pas encore la conscience de l'Œuvre, le sentiment de faire carrière, la présomption de la Signature. Anonymat et pseudonymat perdureront quelques décennies encore²⁰. En leur temps, ces scripteurs (se) racontaient pour la première fois. Et ils racontaient aussi la première fois : ils disaient les débuts d'une société, les premiers exploits de religieuses, de soldats, de poètes, de journalistes et de gens de scène²¹. Ces *protoscripteurs* énonçaient le récit d'un premier état des Lettres. Ils se distinguent du scripteur (l'écrivain néophyte) ou de l'auteur (l'écrivain confirmé), car ces derniers se conçoivent dans un contexte socioculturel précis, celui d'une institution littéraire déjà formée, ou en voie d'autonomisation. Sociologues et historiens s'entendent pour dater minimalement de la seconde moitié du XIX^e siècle ce stade avancé de l'institution littéraire, tant en France qu'au Québec²². Avant cette époque, il existe bien en France un champ

19. Voir Bernard Andrès, « La génération de la Conquête : un questionnement de l'archive », *loc. cit.* : je reprends en partie cette analyse dans les lignes suivantes.

20. Voir Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 51 et suivantes.

21. Sur le premier récit d'un militaire canadien, voir Pierre Lespérance, « La fortune littéraire du *Journal de voyage* de Saint-Luc de La Corne », *Voix et images*, n° 59, hiver 1995, p. 329-341.

22. Voir Maurice Lemire, « La valorisation du champ littéraire canadien à partir de 1840 », dans Maurice Lemire, Michel Lord et al., *L'institution littéraire*, Québec, IQRC-CRELIQ, 1986, p. 61-73.

littéraire où s'illustrent et s'affrontent des écrivains, selon des stratégies analysées par Bourdieu, Viala, Dubois et les sociologues du littéraire. Mais il n'en est rien au Québec. D'où la nécessité de trouver un terme et de définir un concept pour appréhender à la fin de notre xviii^e siècle les « écrivains » qui s'essaient dans la presse naissante.

Les *protoscripteurs* sont ces écrivains d'avant la Lettre, premiers artisans d'un champ en friche qu'on hésite à qualifier de littéraire. À ce stade de formation, je parlerais moins de « champ » que de « réseaux » (au sens où les travaille Manon Brunet²³), ou encore de « configuration », au sens où l'entend Norbert Elias²⁴ et où le travaillent chacun à leur façon Benoît Melançon et Michel Biron : « chaîne d'interdépendances entre des individus, tantôt limitées à quelques personnes [...] tantôt étendues à l'échelle des villes et des états [...] ou à de vastes systèmes sociaux [...] »²⁵. » C'est bien une configuration qui marque dans les années 1770-1800 le jeu d'interdépendances entre Valentin Jautard, Pierre du Calvet, Joseph Quesnel, Henri-Antoine Mézière, Charles-François Bailly de Messein ou Joseph-Octave Plessis et tous les tenants de cette génération d'écriture. Certes, ces écrivains ont quelque facilité, voire certaines élégances de plume. Mais quelle que soit leur maîtrise de la langue, leur dotation culturelle, leur *habitus*, les « dispositions » dont ils jouissent et les « positions » qu'ils adoptent (pour reprendre le jargon bourdieusien), ce qu'il faut retenir, c'est que ces premiers scripteurs n'œuvrent pas dans un champ constitué du littéraire, encore moins dans une institution. Nous sommes dans une phase de « constitution » du littéraire. À peine existe-t-il depuis quelques années une imprimerie, deux gazettes dont une aussi éphémère que la ronflante « Académie voltairienne » alors amorcée ou fantasmée par une poignée d'écrivains en herbe.

Mais eussent-ils été des écrivains chevronnés, ils resteraient encore à mes yeux des *protoscripteurs*. Ce concept désigne moins une qualité d'écriture qu'une condition d'énonciation. Dans le contexte énonciatif

23. Manon Brunet, « La correspondance Casgrain/Parkman : Deux américanités, deux vérités historiques », dans M. Brunet, V. Dubost, I. Lefebvre, M.-É. Savard, *Henri-Raymond Casgrain, épistolier : réseau et littérature au 19^e siècle*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1995, p. 153-231.

24. Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, traduction de Yasmin Hoffmann, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Monde en cours », 1991, p. 157.

25. Voir Michel Biron, « Configurations épistolaires et champ littéraire : les cas d'Alfred Desrochers et de Saint-Denys Garneau », dans Michel Biron et Benoît Melançon, *Lettres des années trente*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 109-124 et Benoît Melançon, « La lettre contre : M^{me} du Deffand et Belle de Zuylen », Benoît Melançon (dir.), *Penser par lettre. Actes du colloque d'Azay-le-Ferron (mai 1997)*, Montréal, Fides, 1998, p. 39-61.

de l'époque marqué par une pénurie de lieux d'édition, d'instances de réception et de légitimation, l'auteur le mieux « disposé » (au sens bourdieusien), l'agent le mieux doté d'un *habitus* littéraire reste à mes yeux un *protoscripteur*. Il le demeurera tant et aussi longtemps qu'un champ dûment constitué ne s'offrira pas à lui, tant qu'il n'y pourra pas prendre *position*, y exercer des choix esthétiques, y risquer des stratégies de carrière (du type de celles qu'analyse Alain Viala à propos de Racine et, selon des perspectives différentes, Réjean Robidoux et Manon Brunet à propos de Casgrain). Dans la « configuration littéraire » de l'après-Conquête, donc, nos « agents » n'obéissent pas à une logique de « distinction » européenne. Même s'ils y rêvent à l'occasion, ils ont dû l'adapter à l'espace culturel nord-américain. Ces écrivains d'avant la Lettre répondent à des conditions particulières d'énonciation. Joseph Quesnel n'écrit pas de la poésie pour mieux « percer » au Québec, ou du théâtre pour mieux se faire un nom : ni l'un ni l'autre genre ne lui apporteront la gloire littéraire. Car, à l'époque — Dieu sait qu'il s'en plaint amèrement ! —, « Il n'en est pas un seul, un seul je le répète / Qui sache ici priser ce que vaut un Poète²⁶ ».

Le notable de Boucherville s'est déjà fait un nom dans un tout autre champ d'activité : le négoce de la fourrure. De même, Bailly de Messein ne s'engage pas dans la polémique pour essayer un genre nouveau, lui qui, dans l'institution cléricale et didactique, a déjà fait largement ses preuves comme missionnaire, précepteur et professeur de rhétorique²⁷. Si le coadjuteur écrit dans les gazettes en prenant le contrepied de son évêque, c'est moins pour faire étalage de ses dispositions et se « positionner dans le champ », que pour déplorer, précisément, le peu d'importance accordée par ses pairs à la chose culturelle en général et aux Belles-Lettres en particulier. Des sermons de M^{gr} Plessis aux pamphlets de du Calvet, en passant par les poésies de Labadie et les mémoires de Mézière ou de Laterrière, on pourrait multiplier les exemples de ces prises de parole dépourvues de tout calcul institutionnel, de ces prises de positions gratuites (au sens de la stratégie du champ)²⁸.

26. Joseph Quesnel, « Le dépit ridicule ou Le sonnet perdu [...] », dans Jeanne d'Arc Lortie et al., *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867*, Montréal, Fides, 1987, volume I, 1606-1806, p. 468.

27. Voir Marc-André Bernier, « La conquête de l'éloquence au Québec, *La Rhetorica in Seminario Quebecensi* (1774) de Charles-François Bailly de Messein », *Voix et images*, n° 66, printemps 1997, p. 582-598.

28. La plupart des textes canadiens mentionnés dans le présent article sont réunis dans Bernard Andrès et Pascal Riendeau, *La conquête des Lettres au Québec (1766-1815)*. Florilège,

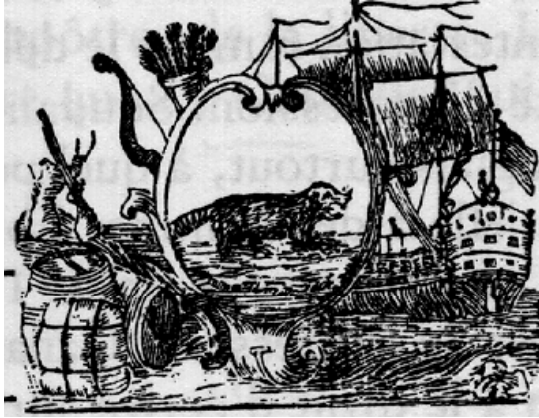
Concluons sous forme de digression, en convoquant de façon incongrue Valentin Jautard, les castors et l'actuel Salon du livre de Paris, sans oublier Chateaubriand et Jules Verne.

Si les *protoscripteurs* du temps de Jautard n'obéissent pas à une logique de champ ou de coterie, ils n'en sont pas moins engagés dans un projet collectif que module chacun de leurs écrits. En s'appropriant symboliquement leur société de référence, ils lui impriment impulsion et direction, mais ils en marquent aussi le *départ*. Avec eux (et principalement dans la presse), un pays politique commence à se penser. D'autres, après eux, rêveront de le réaliser. Ils n'en feront qu'un pays littéraire (celui qu'à Paris fêtait le Salon du livre 1999). Que dirait aujourd'hui Valentin Jautard, invité à un tel salon? Y trouverait-il enfin concrétisé son fantasme du champ littéraire québécois? Un an après ce salon, devenu gazetier de l'an 2000, Jautard parlerait-il différemment des lettres québécoises? Ou, comme une certaine presse s'obstine à la cultiver, l'image du Québec littéraire restera-t-elle à jamais confinée dans les clichés de la fraîcheur, du spontané, des grands espaces et de l'exotisme? Je renvoie ici à une série de capsules littéraires présentées chaque soir au Québec par tv5, juste avant les informations parisiennes. *Un livre, un jour* se consacrait en mars 1999 aux auteurs du Québec et du Canada français (*sic*)²⁹. Pas un jour sans livre et pas une de ces capsules sans cabane au Canada, ni sans grands espaces enneigés battus par le blizzard. Comme si, 220 ans après la première *Gazette littéraire de Montréal*, le cartouche qui ornait jadis ce journal n'avait rien perdu de son pouvoir emblématique (et fantasmatique). Il paraît qu'à la Porte de Versailles, les visiteurs du Salon avaient aussi droit à un orignal de service et à quelques castors «en devoir». Dans le cartouche de la *Gazette de Montréal*, on trouvait déjà l'antique galion, le baril de poudre, le sac du trappeur, le gibier non loin de l'arc et des flèches indiennes, avec, au centre du blason, l'inévitable castor canadien! De quoi, pour Jautard, se retourner dans sa tombe, lui qui, déjà, avait été prématurément enterré par une veuve dont il s'était fait l'époux et qui comptait 76 printemps à la mort du journaliste. L'ironie veut qu'elle survécût à Jautard près de 20 ans encore, s'éteignant à l'âge de 91 ans.

Ce siècle avait un an et pour nom dix-neuvième. Chateaubriand

Montréal, UQAM, département d'Études littéraires, Cahiers de l'ALAQ, n° 1, mars 1993, 465 p. Les autres publications de l'ALAQ, ainsi qu'une bibliographie plus détaillée sur ces auteurs et cette période peuvent aussi être consultés sur le site Internet de notre projet: <<http://www.er.uqam.ca/nobel/r26770/alaq.html>>.

29. *Un livre, un jour*, animateur Olivier Barrot, réalisateur Francis Chaye, Canal tv5.



Cartouche de la *Gazette littéraire de Montréal* (21 octobre 1778)

publiait *Atala*, comme pour mieux ancrer ces inexpugnables poncifs de sauvages, de cataractes et de déserts américains, lui qui, du temps où il parcourait l'Amérique, s'interdisait d'y voir une littérature. Passant par Boston en 1791, il négligeait Cambridge où, pourtant, un certain de Nancrede s'escrimait à diffuser les Lettres et dont le journal *Le Courier de Boston* était aussi diffusé à Montréal par la seconde gazette de Fleury Mesplet³⁰. « Littérature de boutiquiers », pensait peut-être René en parcourant des gazettes comme le *Massachusetts Centinel*. Une littérature « appliquée », écrira-t-il à propos de l'américaine dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Seuls y trouvent grâce à ses yeux Fenimore Cooper et Washington Irving, « forcés, ajoute-t-il, de se réfugier en Europe pour y trouver des chroniques et un public³¹ ». Quant aux Canadiens d'origine française, il n'en est guère question, l'ethnonyme Canadien renvoyant exclusivement chez lui aux Amérindiens³². Et quand, plus tard, la littérature française redécouvrira ces Canadiens, ce sera dans *Famille sans nom*, cette inénarrable fiction patriotico-revancharde où Jules Verne plaquera l'histoire du Québec sur celle de l'Alsace-Lorraine, en 1889. D'une revanche, d'un fantasme à l'autre... À quand la capsule de TV5 où l'on convoquera Jules Verne pour décrire la faune québécoise (je cite) : « les ours noirs, les lynx, les chats sauvages, les martres, les carcajous, les visons, les renards [...] et, bien sûr, les castors³³ » ?

30. Jean-Paul de Lagrave, *op. cit.*, p. 220.

31. René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Éditions du Ministère de l'Éducation nationale, 1972, volume I, p. 263.

32. *Ibid.*, p. 239-240.

33. Jules Verne, *Famille sans nom*, Montréal, Réédition-Québec, 1970, p. 167.

LA GAZETTE LITTÉRAIRE [ET DU COMMERCE] DE MONTRÉAL
(1778-1779)
EXTRAITS

LE BON PATRIOTE à L'AMI DES SCIENCES (17 juin 1778)

Monsieur l'Ami des Sciences, apprenez à parler français. – La Gazette, dites-vous, vous a plu *au premier coup d'œil*, mais vous ne dites pas l'impression qu'elle a fait sur vous au *second*. – *La Littérature négligée jusqu'alors*. – Si vous eussiez écrit *jusqu'à présent*, on vous auroit entendu. – *Mérite tout l'éloge*, je ne comprends pas bien ce que cela veut dire. – *Piquer l'Émulation*; on pique un cheval en lui donnant de l'éperon dans le flanc; mais piquer l'Emulation n'est pas Français; on vous eût passé d'avoir écrit, d'encourager le Maître, & donner de l'émulation aux Disciples... *L'Ignorance anéantie, & la Grossièreté disparaître*. Vous faites deux miracles en un seul coup de plume.

J'oublois de vous dire que vous avez répété le mot *Gazette* trois fois dans cinq lignes. Adieu l'Ami des Sciences; méfiez-vous de moi.

Oh! Le vilain jour.

LOGOGRIPE [du... CANADIEN] (5 août 1778)

<p>Oh que je vais t'embarrasser Lecteur! huit pieds bonne mesure Forment ensemble ma structure Travaille pour me deviner Je suis Peuple; en moi tu trouveras Une laide & stupide bête [...] L'appui des vieilles gens, Et dont les jeunes font usage; Une Déesse qui souvent Dans les bois fit bien du ravage, Et s'amusoit gaillardement;</p>	<p>Une ville de Normandie, Un grand continent de l'Asie Un village des Pays Bas Une Province en Amérique: L'ouvrage d'un fameux tragique. Eh! quoi tu ne trouves pas? Cherche. Un oiseau dont le plumage Est vert, & d'un lointain rivage Vient amuser par son caquet, Et parle comme un perroquet; [...] Lecteur pèse ces mots... peut être est-ce toi même.</p>
--	---

[Jautard] à MONSIEUR R. D. (2 septembre 1778)

<p>Je peux vous jurer que j'ai toujours craint</p> <p>Du nom d'Auteur l'insipide étalage D'Auteur montré le fade personnage, Encore plus le bizarre fracas Qui d'Apolon accompagne les pas.</p>	<p>[...] Vous devez me rendre justice, & vous sçavez que Loin de faire un travail d'écrire Je m'en fais une volupté, Moins délicatement flatté De l'honneur de me faire lire Que de l'agrément de m'instruire Dans une oisive liberté.</p>
---	--

Échange rimé entre Le Spectateur tranquille (30 septembre 1778)
et Madame J. D. H. R. (7 octobre 1778)

<p>A Madame J . D . H . R.</p> <p>[...] J'aime mieux, dussiez-vous me traiter de volage, Vivre sans vous que sans ma liberté ; Ma réponse vous fait outrage, Sçachez que ma vertu c'est la sincérité.</p> <p>Je n'ignore pas que . . . L'Hymen est une cage</p> <p>Où trop souvent l'on gémit d'être pris [...]</p> <p>[...]</p> <p>Le Spectateur tranquille 30 septembre 1778</p>	<p>Au spectateur tranquille</p> <p>[...] Enfin je te connois perfide, ingrat volage, Contente-toi, garde ta liberté : Oui, ta réponse ne m'outrage Qu'autant qu'elle est le fruit de ta sincérité.</p> <p>Apprens qu'au premier jour... dans cette aimable cage Tu désireras d'être pris</p> <p>[...]</p> <p>J.D.H.R. 7 octobre 1778</p>
---	--



Extraits de la Gazette littéraire et du Commerce de Montréal (1778-1779)

Échange rimé entre L'ANONYME et L. S. P. L. S. (6 janvier 1779)

<p>[...] C'est donc avec raison que je suis occupé A dissiper l'épais nuage, Dont votre esprit malgré votre âge Est lourdement enveloppé : Il se trouble, & s'agite avec impatience, "Pour fuir la vérité qui lui sert de flambeau" ; Mais il ne peut quitter la conscience "Qui lui sert à la fois de Juge et de Bourreau L'Anonyme [Bernard Well] 6 janvier 1779</p>	<p>[...] C'est donc en vain que vous êtes occupé, De couvrir d'un sombre nuage, Son esprit qui malgré son âge N'en saurait être enveloppé : Il ne se trouble pas, en lui point d'impatience, La vérité le guide et lui sert de flambeau ; S'il consulte sa conscience Elle lui sert de Juge et jamais de Bourreau L. S. P. L. S. [Valentin Jautard] 6 janvier 1779 Cartouche de la <i>Gazette littéraire de Montréal</i> (21 octobre 1778)</p>
---	--